

En pré-texte des Journées nationales de l'EPFCL qui se sont tenues à Toulouse les 25 et 26 novembre 2017 sur « Le devoir d'interpréter », la Commission de l'option épistémique nous invitait à la soirée « Entre... et lis ! ». Invitation poétique pour assister, en première partie de soirée, à une conversation avec Philippe Artières, historien, et Pierre Senges, écrivain, animée par Cathy Barnier, Didier Grais et Marie-José Latour, aux Ateliers du Théâtre Garonne et en partenariat avec la librairie Ombres Blanches et le Marathon des mots d'automne, autour de cette question essentielle : que fait-on de ce qu'on lit ?

En seconde partie de soirée, une fois l'avenue du Château d'eau traversée, nous pouvions assister à la représentation de *Privacy* de la compagnie néerlandaise De Warme Winkel & Wunderbaum au Théâtre Garonne ; interprétation singulière d'un regard posé sur la vie privée et sa place aujourd'hui dans la langue.

Vous trouverez ci-après deux courts textes évoquant ces deux moments.

Marie-José Latour

Devoir de lecture

Que faisons-nous de ce que nous lisons ? Que devons-nous à ce que nous lisons ? Que reste-t-il de ce que nous lisons ? Ce sont là les questions que nous avons choisies pour orienter l'échange organisé par la Commission de l'option épistémique, dorénavant nommée Commission Entre Champs, à la veille des Journées nationales de notre École. Qu'est-ce qui dans ces questions concerne, non pas tant les psychanalystes, qui, selon le goût, la formation, le tempérament, sont autant de lecteurs différents, que « le » psychanalyste au sens de celui qui a à soutenir ce devoir d'interpréter ?

Quel que soit le champ concerné et depuis que la question se pose, l'interprétation est liée à la lecture. Ce lien concerne également l'interprétation psychanalytique. Lacan le soulignait dans son séminaire, dans le discours analytique, « il ne s'agit que de ça, de ce qui se lit ¹ ». Mais en quoi « ce qui se lit » spécifie-t-il le discours analytique ? Si les remarquables interventions de nos collègues lors des Journées contribuent à cerner la spécificité de la psychanalyse, ce ne saurait être sans les échanges avec d'autres champs.

Nos invités de la soirée « Entre... et lis » au Théâtre Garonne à Toulouse le 24 novembre dernier ont su rendre sensible à quel point la découverte de Freud a renouvelé la question de la lisibilité. Alors que certains s'obstinent à ne rien vouloir en savoir, Philippe Artières et Pierre Senges situent leurs travaux et leurs recherches, quelques fois d'ailleurs à leur insu, dans la perspective ouverte par Freud.

Lacan va insister très tôt, dès son premier séminaire, sur ce que c'est que « savoir lire ». Il exclut d'emblée ceux qui font semblant de lire et ceux qui savent déjà par cœur ce qu'il y a dans le texte. Lire, ne serait-ce pas d'abord côtoyer une fenêtre sur le monde, dont *a priori* on ne sait rien ? Lire, ne serait-ce pas se mettre dans une disposition où le déchiffrable ne s'effraierait pas de la nouveauté, voire de l'illisibilité ? Témoigner de sa lecture, n'est-ce pas, dès lors, témoigner de son assujettissement – qu'il y aurait à distinguer de l'asservissement – devant un texte ? Si pour Lacan

« porter l'attention sur le signifiant veut d'abord dire *savoir lire* ² », Pierre Senges et Philippe Artières témoignent de leur façon à chacun de porter cette attention.

Dans celle que l'historien Philippe Artières accorde aux miettes ³, aux rebuts du discours, aux archives mineures, il y a quelque chose qui résonne avec l'attention que Freud a portée aux événements infra-ordinaires que sont les formations de l'inconscient. Ces traces posent, au-delà du recensement de ce marmonnement, la question du mode de lecture requis pour déchiffrer l'allusif, le rapide, l'incohérent, l'asyntaxique, et ce qui n'est pas destiné à devenir discours.

Les modes de lecture ont toujours été multiples. D'une part, leurs différentes matières l'exigent, mais leur diversité est également convoquée par la pluralité des lectures elles-mêmes. Lacan a déployé ces questions notamment dans le séminaire *Encore*. Si ce qui s'écrit c'est la lettre, la lettre ne s'est pas toujours fabriquée de la même façon ⁴, et ces façons différentes, comme le montre l'histoire de l'écriture, n'ont pas le même effet sur le langage. La lettre qui se fabrique dans le discours analytique n'est pas celle ⁵ qui s'est fabriquée à partir de l'économie de marché des Phéniciens, ni celle qui s'est fabriquée à partir de la lecture des craquelures produites par les tisons incandescents que le devin apposait sur la carapace d'une tortue.

Comme Mallarmé le disait des langues, ne pourrait-on pas dire que les lectures sont imparfaites en cela que plusieurs ? N'est-ce pas ce qui faisait écrire à Lacan dans un de ses textes qu'il savait être l'un des plus difficiles à lire : « Mauvaise lecture de mon discours sans doute, c'en est une bonne : c'est le cas de toutes : à l'usage ⁶. » L'écrivain Pierre Senges trouve d'ailleurs dans les erreurs de lecture, les instants de dyslexie, les fautes d'orthographe, l'occasion d'explorer ces ratés comme autant de conditions d'un récit ou de nous faire « parcourir en sautillant l'espace pas très grand entre le verbe dandiner et le verbe danser ⁷ ». Si pour la littérature cet espace est celui où se déploient tant le mensonge du récit que la vérité de la fiction, pour la psychanalyse il serait plutôt le lieu du symptôme en tant qu'objection à la linéarité du récit. Préserver cette coupure, ce pas-à-lire, ne relève-t-il pas de la responsabilité poétique du psychanalyste ? Un récit de l'absence de récit serait de la pure rhétorique, mais ce qui relève de l'acte analytique sera indexé par l'impossible à dire l'absence de récit sans emprunter les modalités du récit.










Le « lire entre les lignes » souhaité par Lacan convoque autre chose qu'une lecture en profondeur, plutôt une lecture « superficielle » en quelque sorte, une lecture de biais ou oblique comme aurait pu dire Perec, ou encore

une lecture à l'envers comme celle que pratique le jardinier séditieux de *Ruines-de-Rome*⁸.

Entre les lignes se dessine l'écart irrésorbable entre le semblant et le réel. En situant le réel de l'inconscient, Lacan requiert encore un déplacement quant au mode de lecture, dont il a essayé de rendre compte avec l'avènement du borroméen dans son enseignement.

Chacun dans cet échange en convenait, le devoir de lecture n'est pas des plus simples. Si le réel est proprement ce qui ne saurait être lu, que s'agit-il alors de lire ? Comment s'orienter pour avoir chance de lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ? Lacan ne nous donnait-il pas une précieuse indication en souhaitant garder vif le pouvoir d'illecture⁹ ?

Mots-clés : interprétation, lecture, Philippe Artières, Pierre Senges, récit, symptôme, réel.

-
1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 29.
 2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 323.
 3.  P. Artières, *Miettes. Éléments pour une histoire infra-ordinaire de l'année 1980*, Paris, Verticales, 2016.
 4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 45.
 5.  *Ibid.*, p. 37.
 6.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 494.
 7.  S. Aquino et P. Senges, *Cendres des hommes et des bulletins*, Paris, Le Tripode, 2016, p. 136.
 8.  P. Senges, *Ruines-de-Rome*, Paris, Verticales, 2004.
 9.  J. Lacan, « L'acte analytique », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 382.